



# Quelle conscientisation?

Propos recueillis par **Brigitte Létourneau**, responsable du dossier *Développement des pratiques au RGPAQ*

*Jeanne Francke, formatrice pendant une dizaine d'années à Lettres en main, un groupe d'alphabétisation populaire de Montréal, a conçu la formation offerte par le RGPAQ sur l'approche de conscientisation. Elle poursuit ici sa réflexion en établissant des différences entre la société de Freire et la société québécoise actuelle, et s'interroge sur la meilleure façon d'intervenir selon le contexte.*

## **B.L.: Freire œuvrait dans des sociétés où**

**les gens étaient exploités, notamment parce qu'ils travaillaient dans des usines pour des patrons qui les exploitaient. Dans notre société, on parle plutôt d'exclusion puisque beaucoup de personnes sont sans emploi. Quelle différence y a-t-il entre les deux mondes?**

J.F. : Depuis 20 ans, notre société a énormément évolué à cause, entre autres, de la mondialisation qui a transformé définitivement le travail, ainsi que le paysage social et culturel ; nous ne vivons plus les mêmes conditions que celles de l'époque de Freire. Le travail, les communications, la famille ne sont plus les mêmes.

Et ce n'est pas pour rien qu'on parle tant de citoyenneté aujourd'hui. Les gens peuvent moins participer à l'organisation du monde. Auparavant, mêmes les gens exploités avaient un salaire et, par leur force de travail, pouvaient à la fois trouver des moyens de survie et obtenir un minimum de

reconnaissance sociale. Maintenant que beaucoup d'emplois sont *délocalisés* dans les pays moins réglementés (concernant les normes du travail et la protection de l'environnement), qu'il y a mécanisation et robotisation du travail, donc moins d'emplois manuels, les gens peu scolarisés éprouvent des difficultés à trouver du travail. Par conséquent, l'écart entre les riches et les pauvres se creuse de plus en plus.

## **B.L.: Dans une société basée sur l'exploitation, les luttes menées ont des conséquences directes sur les conditions de vie. En est-il de même pour une société bâtie sur l'exclusion?**

J.F. : Il y a plusieurs types d'interventions à mener dans un contexte d'exploitation. Si on est réformiste, on tente d'obtenir de meilleures lois, de meilleures conditions de travail, plus de congés, des heures de travail plus souples ; si on est révolutionnaire, on essaie de changer le système politique et économique. Dans tous les cas, il y a un ennemi bien défini contre lequel on se bat: le patron ou le gouvernement, et on décide de le renverser ou de l'influencer. Où est le pouvoir dans notre monde actuel? Qui le représente? Qui est responsable de la mondialisation? Y a-t-il un patron de la mondialisation ? Même les compagnies ont des ramifications un peu partout... on finit par ne plus savoir qui décide en bout de ligne.



Il est donc plus difficile aujourd'hui de mener des luttes qui touchent directement aux conditions de vie et, surtout, il est plus difficile de mesurer l'impact de nos actions. Toutefois, cela ne veut pas dire qu'il n'y en a pas. Si les accords de libre-échange économique ont des répercussions concrètes sur notre quotidien, le fait de les empêcher d'être ratifiés n'est également pas sans conséquences ; pensons aux pressions exercées à Seattle et au Sommet de Québec. Il y a certes eu répression, mais les retombées ont été importantes: l'opinion publique a été alertée, Québec a mis sur pied un Observatoire de la mondialisation, les accords ont été divulgués, les « grands » de ce monde ne peuvent plus agir en catimini, ils ont plus de comptes à rendre, etc.

**B.L: Peut-on contrer la mondialisation par l'alphabétisation conscientisante? As-tu des exemples d'actions en ce sens?**

J.F. : Ce serait ambitieux de croire que l'on peut contrer la mondialisation avec l'alphabétisation, mais il y a sûrement un travail à faire en ce sens, des choses à entreprendre pour limiter les dégâts.

À Lettres en main, par exemple, je suis intervenue de plusieurs façons, car la conscientisation touche le quotidien. Avec des participants et des participantes qui travaillaient chez GM, j'ai mis en évidence le fait que les gens perdaient leur travail parce que les emplois étaient transférés dans les pays du Sud. L'idée est d'intervenir à partir de situations vécues par les gens.

Avec la mondialisation, aucun produit pratiquement n'est fabriqué dans la ville d'à côté ; tout vient d'ailleurs, tout ce qu'on consomme est façonné par la mondialisation d'une manière ou d'une autre. Il est intéressant de le démontrer en empruntant le trajet que parcourent les biens que nous consommons au quotidien, de la conception à la

vente. Retracer le chemin d'un objet et se demander pourquoi il coûte cher ou pas aide à mieux comprendre les conséquences de la mondialisation.

Il s'agit là uniquement d'information, mais à partir d'elle, on peut passer à l'action : mettre sur pied des groupes d'achats, des comptoirs vestimentaires, donner de l'information sur les *ressourceries*, s'y rendre, etc.

**B.L: Si, en tant que formateur ou formatrice, on veut aborder des thèmes liés à la mondialisation, faut-il s'y connaître?**

J.F. : Au départ, il faut avoir de l'intérêt pour le sujet. S'il nous laisse indifférent, on ne fouillera pas la question. Il faut vraiment avoir le désir de le faire. Peut-être alors est-il possible de comprendre, avec les participants et les participantes, ce qu'implique la mondialisation.

**B.L: L'aspect expérimentation est donc important?**

J.F. : L'expérimentation est essentielle : il ne s'agit pas de tout savoir, mais d'explorer. Freire a souvent dit qu'il n'y a pas un modèle ; au contraire, il faut composer avec le milieu dans lequel on vit, s'ajuster à la culture, aux besoins et aux intérêts des participants et des participantes. La conscientisation, c'est de l'expérimentation ; plus on s'intéresse aux faits politiques, sociaux ou économiques, plus on comprend la réalité, et plus on agit, plus on comprend...





**B.L.:** Freire travaillait dans le milieu de vie des gens, alors que ce n'est pas le cas pour nous, en alphabétisation populaire. Nous n'intervenons pas dans le milieu de vie des personnes, mais plutôt dans les groupes qu'elles fréquentent. Ces personnes ont forcément des expériences de vie différentes.

J.F. : D'une part, certains groupes interviennent dans les milieux de vie des participants et des participantes, mais il s'agit d'une minorité et, d'autre part, il faudrait aussi définir plus précisément ce qu'on entend par « milieu de vie ». Cela dit, nos groupes sont plus hétérogènes que ne l'étaient ceux de Freire ; il est plus complexe de cerner leur monde et leur environnement. Quand on vit de l'exclusion, le milieu de vie est souvent morcelé : ce n'est plus la tante, l'oncle, le père, le voisin qui donnent de l'aide, mais le CLSC. Parfois, on reproche à certains participants et participantes de s'accrocher à leur groupe d'alphabétisation... cela nous indique peut-être que leur milieu de vie n'est pas satisfaisant.

Quelle est notre tâche alors? Les groupes doivent-ils devenir des milieux de vie ou aider les participants et les participantes à s'en construire un? Si le groupe devient un milieu de vie, n'est-on pas en train de créer une plus grande dépendance? Si les adultes n'ont pas d'autres milieux de vie, qu'est-ce qu'on fait? Chose certaine, pour beaucoup, le groupe est un lieu d'appartenance où il est possible de vivre des choses importantes.

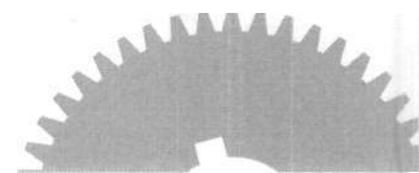
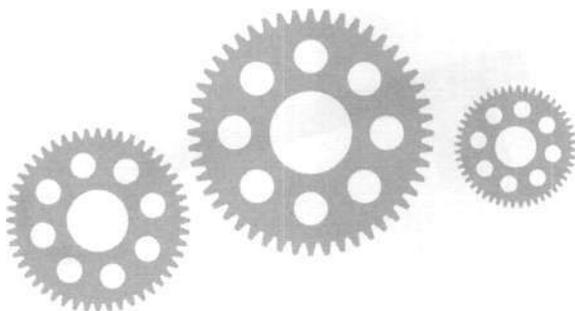
**B.L. :** Dans un groupe hétérogène, qu'est-ce qui peut être considéré comme une expérience commune? Par exemple, en santé mentale, c'est le lien avec le psychiatre, l'institution et les médicaments. Qu'est-ce qui unit les personnes peu alphabétisées?

J.F. : La honte, peut-être. La honte de ne pas savoir et les difficultés qu'elle entraîne. La honte ne touche pas systématiquement les personnes qui sont peu alphabétisées: elle est plus ou moins importante selon la personnalité, les chances qu'une personne a eues, le monde dans lequel elle a vécu, mais elle est tout de même assez généralisée. Les participants et les participantes se sentent solidaires face au sentiment de ne pas avoir de prise sur leur vie. Je les ai souvent entendus dire : « Je voudrais aider les autres personnes analphabètes, leur dire qu'elles peuvent apprendre. » La honte, donc, mais aussi son opposé, la dignité et le désir d'être reconnu socialement et respecté.

Un autre point commun caractérise cette communauté hétérogène: le groupe d'alphabétisation est un lieu de reconnaissance pour la majorité des adultes.

**B.L.:** Freire parle beaucoup de culture populaire dans ses écrits. Qu'est-ce que cela veut dire?

J.F. : Qu'est-ce que la culture populaire? La culture des exclus? Qui sont les exclus? Les gens qui ne travaillent pas ? Freire définit ainsi la culture : les moyens que les gens développent pour s'adapter à une réalité. C'est une définition très anthropologique de la culture. Si les conditions de vie diffèrent, on se construit une culture autre. Il y a donc plusieurs cultures. Définir la culture populaire, c'est définir la culture des gens qui se sont adaptés à des conditions d'exclusion...





**B.L.: La relation d'aide fait-elle partie d'un travail de conscientisation?**

J.F. : Freire ne traite pas de la relation d'aide et, pourtant, nous savons qu'elle fait indéniablement partie de notre travail. Pour lui, ce qui importe, c'est le rôle d'éducateur politique que doit remplir l'animateur ou l'animatrice. Parce que l'éducateur politique est lui-même conscient et critique, il a la responsabilité d'aider les participants et les participantes à pousser plus loin la réflexion. Aux yeux de Freire, l'éducateur n'est pas obligatoirement un « petit bourgeois », il peut venir d'un milieu populaire, mais il a eu une éducation politique. C'est cette éducation qui lui permet de jouer un rôle de meneur et lui donne la capacité de transmettre des informations.

**B.L.: La relation d'aide peut-elle empêcher les participants et les participantes d'exercer du pouvoir, d'exprimer leur opinion parce qu'ils ne veulent pas blesser?**

J.F. : La relation d'aide peut aboutir à l'autonomie ou à la dépendance, tout dépend de la manière dont l'intervention est réalisée, dans quelle optique elle se fait.

Nous devons réfléchir sérieusement à cette question, et il est nécessaire de le faire avec les participants et les participantes. Ils ont besoin d'aide, c'est vrai, ils ont besoin des animateurs et des animatrices ; toutefois, ce n'est pas toujours dans cette relation qu'ils trouvent leur compte.

Pour plusieurs personnes analphabètes, la relation d'aide la plus significative est celle qu'elles établissent avec leurs pairs, dans un groupe qui vit les mêmes difficultés. Pour bien des participants et des participantes, l'essentiel, c'est de vérifier s'ils peuvent apprendre, et non la relation qu'ils ont avec l'animateur ou l'animatrice.

Ce qui change leur vie, c'est de constater qu'ils peuvent faire des apprentissages, aller plus loin, se remettre à travailler, finir leur secondaire.

**B.L.: Comment doit-on s'y prendre si l'on veut faire de la conscientisation?**

J.F. : Il n'y a pas de recette. Il faut en avoir le désir, la volonté et ensuite passer à l'action. Toute personne qui s'engage dans un tel processus doit définir avec son groupe le travail qu'elle compte accomplir. Il n'y a pas qu'une façon de faire de la conscientisation. L'idée est d'être conscient de sa situation, de faire en sorte que les participants et les participantes le soient aussi et, ensemble, de tenter de se donner plus de liberté et de meilleures conditions de vie. D'être plus heureux en somme. Le bonheur est devenu une valeur importante dans notre société. C'est à chacun, à chacune de se définir dans le bonheur et d'explorer les voies qui s'offrent selon la région où il vit, selon ses intérêts, que l'on soit participant, participante ou animateur, animatrice. Il y a autant de manières d'expérimenter la conscientisation qu'il y a de gens. Mais la conscientisation, ce n'est pas n'importe quoi ! C'est comprendre le monde qui nous entoure, en faire une analyse sociale et politique, agir sur son environnement pour avoir plus de pouvoir. Pas besoin de faire la révolution... on peut changer le monde par de toutes petites choses, un peu chaque jour.